

## CHANTEUR D'OPÉRA ET MAIRE DE VALMONDOIS

### GILBERT DUPREZ

Gilbert Louis Duprez naît en 1806 à Paris. Il étudie la musique et, en 1825, débute comme chanteur à l'Odéon, puis passe à l'Opéra Comique. Il part alors pour l'Italie où il reste dix ans.

Rentré à Paris, il débute à l'Opéra dans *Guillaume Tell* et va ensuite de succès en succès. Il se retire de la scène en 1849 et fonde sa propre école de chant tout en composant des œuvres lyriques.

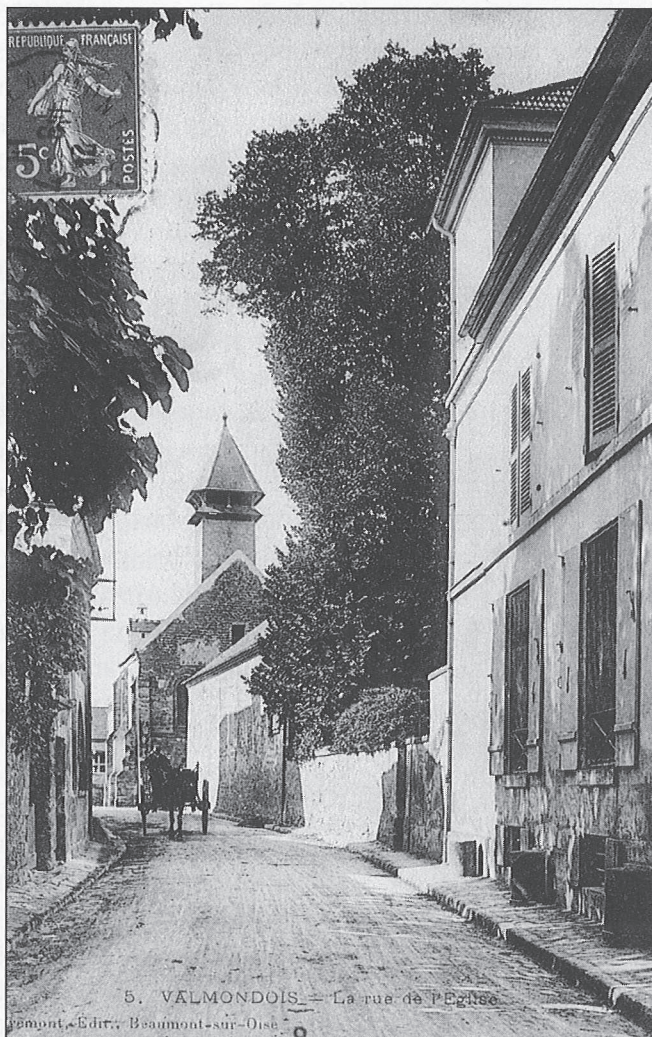
En 1848, il acquiert une propriété à Valmondois et, à partir de 1853, il devient maire du village, fonction qu'il exercera pendant dix-sept ans. À Valmondois également, il crée, pour l'amusement de ses intimes, un guignol lyrique qui connaît une certaine renommée.

Il décède à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir consacré ses dernières années à la rédaction de ses mémoires ainsi qu'à la composition de poèmes en vers libres.

#### Une vocation précoce

Duprez, treizième des vingt-trois enfants d'un négociant parisien, voit le jour à une époque tourmentée, que son frère Édouard décrit ainsi : « Notre père, Champenois de naissance, se livrait au commerce des vins. Dans ses temps de prospérité, il y joignait celui de la parfumerie, ou plutôt, il avait installé sa femme dans une élégante boutique où elle débitait les eaux de senteur, les gants et la poudre aux mille-fleurs à messieurs les gardes du corps du roi. Mais bientôt éclata la Révolution, qui consommait plus de poudre à canon que de poudre à la maréchale ; puis vint 93 avec les sans-culottes, qui buvaient plus de sang et d'alcool que de vin d'Aï ou d'Epernay, et le père Duprez, entraîné dans le grand cataclysme, ne se sauva du terrible naufrage qu'en abandonnant jusqu'aux derniers débris de sa fortune, si laborieusement acquise ».

Gilbert Duprez possède le don de la musique et du chant et il ne faut qu'un hasard et des encouragements pour décider de sa vocation, ainsi qu'il le rapporte lui-même : « En 1815, dans une modeste maison de la rue Saint-Denis, demeurait, sur le même palier que mon père, un violoniste de l'orchestre de l'Opéra, du nom de Lecarpentier. Je le rencontrais sur l'escalier avec son fils, bambin de six ou sept



La maison Duprez au début du siècle  
(A droite de la carte postale)

ans, tandis que j'en avais huit. Or, un jour que je m'amusais à lui faire descendre l'escalier en le tirant par les jambes, le jeu, paraît-il, ne lui plut pas complètement car il se mit à pousser des cris de paon. Aussitôt, une bonne vieille dame, tante de ma victime, accourut tout effarée, m'arracha l'enfant qu'elle prit sur ses genoux pour le consoler, et me gronda très fort, en me disant que j'étais un monstre de faire du mal à son petit musicien. Comme je restais foudroyé sous ce reproche : "Viens plutôt voir toi-même", me dit-elle, et elle m'entraîna dans une petite salle, où se trouvait un piano sur lequel le petit Adolphe joua de sa main droite l'air : *J'ai du bon tabac...* Tout émerveillé, je fis amende honorable ».

De ce jour, une solide amitié existe entre les deux garçonnets et Mme Lecarpentier entreprend d'enseigner le solfège, en même temps, à son fils et à Gilbert Duprez. Celui-ci est alors en mesure d'entrer au Conservatoire à l'âge de neuf ans « dans la classe d'un M. Rogat, vieux musicien de l'ancienne école, dont bien souvent l'archet corrigea, par des coups sur mes doigts, mes étourderies et mes bévues ».

### Études musicales et début de la vie adulte

Il ne reste pas longtemps dans cette classe car il parvient à entrer – par la petite porte – dans un pensionnat royal de musique religieuse qui vient d'être fondé. Il y reste plusieurs années et c'est là qu'il rencontre une jeune fille d'origine nantaise dont il tombe amoureux.

Le père et le directeur de l'école s'opposent d'abord à ce mariage prématuré et, pour l'en détourner, le font voyager en Italie. Il part en mai 1825 pour Milan. Là, il se fait quelques relations et joue de la musique dans certains salons. Toutefois, dès le mois de septembre, il est de retour à Paris.

Ses intentions matrimoniales demeurant inchangées, il décide d'entrer dans la vie active : « L'Odéon jouait alors avec succès les œuvres des maîtres anciens et modernes, français, italiens ou allemands [...]. C'est à ce théâtre que je me fis entendre et fus immédiatement engagé aux appointements fabuleux de 4000 francs par an. Le 3 décembre 1825, à l'âge de dix-neuf ans moins trois jours, je débutai dans le *Barbier de Séville* ».

Au commencement de 1827, il épouse Alexandrine Duperron, qui a quitté comme lui le pensionnat de musique pour le théâtre de l'Odéon, et ils auront bientôt un fils, Léon. Mais le théâtre fait faillite et Duprez se retrouve sans emploi. Il essaie de donner de petits concerts en province puis réussit, après avoir remplacé un acteur défaillant, à se faire engager à l'Opéra Comique pour six mois, avec possibilité de renouveler son contrat.

Toutefois, les promesses qui lui avaient été faites n'étant pas tenues, sur un coup de tête, il donne sa démission, laquelle est acceptée par le directeur. « Il ne se doutait pas, en agissant ainsi, qu'il contribuait à ma fortune. Mais, hélas !... je ne m'en doutais pas non plus, et, désespéré, incertain sur ce que j'allais devenir, pressé par la nécessité de prendre un parti, en quinze jours je me décidai à partir pour l'Italie avec ma femme ». Le couple prend la route de Milan en décembre 1828.

### Carrière italienne

Duprez mène dès lors la vie errante des artistes ; en 1832, à Florence, sa femme met au monde une fille prénommée Caroline. Selon son frère Édouard : « Achetés par un agent dramatique, qui les céda à son gré à l'*impresario* qui lui offrait le plus de bénéfice, Duprez et sa jeune femme, courageuse compagne de ses travaux et de ses succès, ne se montrèrent d'abord que sur des scènes de second ordre, où leur qualité de Français les faisait à peine tolérer. Peu à peu cependant la réputation des jeunes virtuoses commença à s'étendre. La création du *Comte d'Ory* fut pour Duprez le point de départ qui le conduisit à la fortune et à la célébrité. Bientôt, les principaux théâtres de l'Italie se disputèrent le couple mélodieux ; les plus célèbres compositeurs voulurent l'avoir pour interprète. Quatre années s'étaient à peine écoulées et Duprez,

devenu le premier ténor de l'Italie, avait vu écrire pour lui un grand nombre d'opéras nouveaux. C'était *Inès de Castro*, qu'il chantait avec Malibran, *Lara* de Ruolz, et trois chefs-d'œuvre de Donizetti : *Parisina*, *Rosamonda*, et, enfin *Lucia di Lammermoor* ».

Duprez est assez laid et de petite taille ; c'est donc essentiellement à sa voix d'or qu'il doit ses triomphes, voix de ténor dont l'ampleur va progresser ainsi qu'il le dit lui-même : « Jusqu'ici, je m'étais borné au répertoire de ténorino, par lequel j'avais commencé ma carrière, mes rôles les plus forts ne s'élevant pas au-dessus de ce que les Italiens appellent le *mezzo carattere*. Bientôt un hasard me fit aborder ce grand genre dramatique et déclamé qui m'a valu mes véritables succès ». Ce hasard, c'est la proposition qui lui est faite de jouer *Le Pirate*, son premier pas dans le « genre sérieux », puis le *Guillaume Tell* de Rossini : « Il fallait, pour se mettre à la hauteur de cette énergique création, la concentration de toutes les forces morales et physiques de celui qui s'en ferait l'interprète. Eh ! parbleu, m'écriai-je en terminant, j'éclaterai peut-être ; mais j'y arriverai ! Voilà comment je trouvai cet ut de poitrine qui me valut, à Paris, tant de succès ».

En 1836, ayant peut-être le mal du pays, Duprez effectue un premier retour vers la France. Différentes propositions d'engagement lui sont alors faites mais il ne les accepte pas car les juge indignes de l'artiste qu'il est devenu. Laissant à Paris sa femme et ses enfants, il repart donc pour l'Italie. Toutefois, une épidémie de choléra qui sévit dans ce pays l'incite à reprendre les négociations avec le directeur de l'Opéra de Paris, négociations qui cette fois aboutissent. Il revient définitivement en mars 1837.

### Carrière parisienne

Le 17 avril 1837, il débute à l'Opéra dans le rôle de *Guillaume Tell*. Marcel Bonnisol nous dit : « Nourrit, le grand Nourrit, régnait toujours en souverain sur l'Opéra, alors rue Le Peletier, et beaucoup pensaient qu'il serait impossible d'égaliser jamais cet admirable artiste. Aussi la venue du nouveau ténor suscitait-elle une incroyable curiosité. Comme il était entendu qu'ils joueraient tous deux les mêmes rôles, l'annonce des débuts prochains de Duprez dans Arnold, de *Guillaume Tell*, rôle créé par Nourrit, causa une vive sensation. Le bureau de location fut littéralement envahi. En un clin d'œil toutes les loges furent louées ».

À la veille de la première, Duprez est très angoissé et fait également l'objet de nombreuses critiques. Pourtant, il va enthousiasmer le public, ainsi qu'il l'écrit : « Je pouvais déjà comparer cette soirée à celle de mes débuts à Rome, en 1834 ; mais lorsque j'eus chanté mon grand air, je ne puis dire ce qui se passa !... Ce que j'éprouvai est impossible à exprimer ; le triomphe dont je fus l'objet, ce n'est pas à moi de le décrire. Jamais, dans mes rêves les plus ambitieux, je n'eusse osé aspirer à rien de semblable ! Jamais même je n'en aurais eu l'idée ».

Quelles sont les raisons de cet immense succès ? Le journal *Le Gaulois*, dans un article rédigé à l'occasion du décès de Duprez, nous en donne les raisons : « Le rival de Nourrit apportait sur la scène française une manière nouvelle. Doué d'une voix superbe comme Nourrit, il avait de plus que lui le talent dramatique et une façon particulièrement précise et saisissante d'accentuer les récitatifs. Il les "jouait", chose



Gilbert Duprez dans le rôle du dauphin de l'opéra *Charles VI* (Gravure publiée dans un article de l'Illustration du 18 mars 1843)

inouïe alors sur les scènes lyriques, encore sous l'influence des chanteurs italiens, qui, comme on sait, négligeaient, escamotaient les récitatifs ».

Pendant longtemps, le succès ne va pas se démentir : Duprez chante à l'Opéra jusqu'en 1849, soit pendant douze années de suite. Il y interprète des pièces du répertoire : *Guillaume Tell*, *Stradella*, *Les Huguenots*, *La Juive*, *La Muette*, *Robert-le-Diable*. Il va également assurer de nombreuses créations : *Guido et Ginevra*, *Benvenuto Cellini*, *Le Lac des Fées*, *La Vendetta*, *Les Martyrs*, *La Reine de Chypre*, *La Favorite*, *Charles VI*, *Dom Sebastien*, *Jérusalem*, *Lucie de Lammermoor*, *Othello*.

Duprez quitte la scène en 1849, car il sent que ses moyens vocaux diminuent : « Quoique jeune encore et vigoureux, je sentais s'amoinrir cette fraîcheur de voix, cette souplesse de moyens dont j'avais joui pendant vingt ans ; des qualités de ma jeunesse, il ne me restait qu'une puissance plus grande encore, peut-être ; mais un organe plus limité, moins brillant, me faisait comprendre que le moment était venu pour le chanteur dramatique de céder la place au maître, au compositeur ; car j'ai toujours cru mériter ces titres. »

### La fondation d'une école de chant

Parallèlement aux prestations qu'il donne à l'Opéra, Gilbert Duprez devient, en 1842, professeur de chant au Conservatoire royal de musique et le restera jusqu'en 1850. À ce moment-là, en effet, il a envie de créer sa propre école de chant.

En 1842, il a fait l'acquisition, à des conditions relativement avantageuses (un viager), d'un grand hôtel entouré de jardins, dans le haut de la rue Rochechouart, là où plus tard a été percée la rue Condorcet. Pour utiliser ce vaste terrain, il commence à bâtir : « Je bâtis même tellement que je faillis m'y ruiner. Enfin, ce fut là que je construisis ma salle de concerts, bien connue aujourd'hui du Paris musicien. »

Il met alors en œuvre son projet : « Jusque-là, j'avais eu des élèves ; je voulus créer une école, je voulus joindre à l'enseignement vocal l'enseignement dramatique, rompre dès leurs premiers pas mes élèves à l'habitude des planches, bien persuadé que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et qu'en fait d'art rien ne vaut l'expérience que donne une constante pratique. »

Cette école de chant s'avère excellente, ainsi qu'il s'en vante lui-même : « Une autre fois, dans un concert que je donnai à la salle Herz au bénéfice des anciens élèves de l'école Choron, je fis exécuter par dix soprani à l'unisson "*l'Inflammatius*" du *Stabat* de Rossini [...]. La salle Herz faillit crouler sous les applaudissements. Le lendemain, M. le ministre Fould fit appeler Auber et se plaignit vivement à lui de ce qu'avec le rebut du Conservatoire (telle fut son expression) M. Duprez accomplissait des choses dont le Conservatoire même n'avait pas seulement l'idée. Sans vouloir corroborer les termes de M. Fould, il est de fait que bien souvent j'ai reçu au nombre de mes élèves des jeunes gens qui n'avaient pu trouver place dans l'école du gouvernement et qui ont fait ensuite d'excellentes carrières. »

### Des enfants héritiers de son talent

Duprez a deux enfants qui ont des talents de musiciens et de chanteurs : un fils, Léon, qui va l'aider à diriger son école de chant avant de prendre sa succession ; une fille, Caroline, qui sera une excellente cantatrice ainsi que le prouve cet extrait d'un article paru dans *l'Illustration*, à l'occasion de ses débuts en 1851 et évoquant son enfance italienne : « Cela seul peut expliquer comment il se fait que, n'ayant pas encore dix-huit ans révolus, elle se présente devant le public avec un talent aussi parfaitement accompli sous tous les rapports : l'émission de sa voix est d'une étonnante sûreté ; sa vocalisation, des plus hardies et des plus habiles qu'on puisse entendre ; son jeu, très étudié, témoigne d'une rare intelligence de la scène ; sa physionomie, des plus jolies, et charmante encore de cette expression douce et naïve qui ne se voit qu'à cet âge, traduit cependant, avec un art qui déjà ressemble

à de la science, les différentes nuances, et les plus délicates, des mouvements de l'âme [...]. Aussi les applaudissements ont-ils éclaté, unanimes, à plusieurs reprises pendant le premier air que chante Lucia, et plus énergiques encore à la fin de cette scène. Ils ont redoublé avec une énergie encore plus bruyante à l'entrée d'Edgardo. L'avons-nous dit ? C'était Duprez lui-même qui remplissait ce rôle. Lorsqu'il a paru, on a applaudi tout à la fois en lui le grand artiste, l'excellent professeur, le père heureux, doublement père, et par la nature et par le talent, de cette nouvelle cantatrice ».

### *L'achat d'une maison à Valmondois*

En 1848, Duprez fait l'acquisition d'une grande maison dans le village de Valmondois. Dès lors, comme beaucoup de bourgeois riches à l'époque, il va partager son temps entre ses deux résidences, à Paris et à la campagne. Par la suite, son fils Léon devient propriétaire de la maison de Valmondois, qui connaîtra ultérieurement de très nombreux possesseurs.

La belle maison blanche existe encore, au centre du village et en bordure de la grande rue ; elle est habitée. En revanche, le superbe parc qui l'entourait a disparu : une première fois, le terrain a été coupé en deux par la construction, vers 1890, d'une ligne de chemin de fer économique (maintenant remplacée par un chemin de promenade) ; depuis la dernière guerre, ce qui restait du parc a fait l'objet d'un lotissement très dense et les beaux arbres qui entouraient la maison ont été coupés.



*Duprez et sa fille Caroline*  
(L'Illustration, 18 janvier 1851)

### *Maire de sa commune*

Propriétaire à Valmondois, il s'intéresse à la vie de la commune, ainsi qu'il le rapporte lui-même : « En 1853, il fut question de me nommer maire de ma commune, où j'avais déjà la qualité de conseiller municipal. D'abord, cela m'effraya un peu : moi qui ai toujours eu tant de peine à administrer ma propre personne, être chargé de l'administration d'une population de quatre cents âmes, cela ne laissait pas que d'être grave ! Je commençai par me récuser. Mais les autorités supérieures, notamment M. d'Auribeau, notre sous-préfet, revinrent à la charge d'une manière si pressante que je me laissai faire ».

Ce qui contribue à le convaincre, c'est une lettre adressée au sous-préfet par le juge de paix du canton, lettre où l'on trouve la phrase suivante : « Ce n'est qu'un grand artiste, il n'a pas cent mille livres de rente ; mais il a l'intelligence élevée, le cœur chaud, généreux ; sa bourse, son talent, sont depuis six ans à la disposition des pauvres de Valmondois et des environs ».

De fait, il semble bien que l'activité principale de Gilbert Duprez, en tant que maire, outre le fait « d'être revêtu de l'écharpe tricolore et investi du droit de marier devant les hommes nos braves paysans », ait été de réunir des fonds pour venir en aide à la population nécessiteuse. Voilà ce qu'il en dit lui-même : « Ce ne fut pas uniquement à Paris que j'eus le bonheur d'attirer du monde pour



*La maison Duprez à Valmondois, au début du xx<sup>e</sup> siècle, occupée alors par Léon Duprez, fils de Gilbert.  
La demeure existe toujours, mais le parc a disparu, et le jardin qui entoure la maison  
est protégé par de hauts murs.*

entendre de la musique. J'avais, en 1848, fait l'acquisition d'une jolie maison de campagne aux abords du village de Valmondois. Dès l'année suivante, j'organisai, au bénéfice des pauvres de la commune, un concert qui attira, en dépit de la distance, une société choisie et éminemment parisienne. Encouragé par ce résultat, je renouvelai la même chose tous les étés jusqu'en 1869, et toujours avec le même succès. Il est vrai que, pour l'obtenir, rien n'était épargné dans la composition de mon personnel artistique [...]. L'espace nous manquant à Valmondois même, c'était au village voisin, l'Isle-Adam, que nous donnions nos séances. Une salle de danse villageoise à l'un des bouts de laquelle on agençait une estrade, pour le reste, meublée de bancs de bois et de chaises de paille, tel était le lieu de ces réunions, plus brillantes par les éléments artistiques et par la composition de l'assistance que bien des concerts pompeusement donnés dans les plus élégantes salles de la capitale. Les fenêtres de cet humble local, où se rassemblaient deux cent cinquante à trois cents personnes, restant ouvertes, le public du dehors se faisait aussi nombreux que celui du dedans, et les arbres qui l'entouraient se peuplaient de jeunes et joyeux auditeurs, souvent eux-mêmes bénéficiaires de l'œuvre. Presque toujours, les amis qui me prêtaient leur concours venaient loger chez moi deux ou trois jours à l'avance ; on se rendait au village en voiture, tous ensemble. Quelle gaieté tout le long de la route ! et à cette table qui nous réunissait vingt ou vingt-cinq sous les arbres de Valmondois ! Que de plaisanteries ! que de bons rires ! que de joyeux moments passés !... »

Gilbert Duprez évoque un autre souvenir lié à son mandat de maire, dans un poème en vers libres *Un duo en plein air*, écrit en 1867, publié dans un opuscule intitulé *Choses Drôles*, et dont on trouvera ci-après le texte :

Le vieux Duprez, chacun en conviendra,  
 Eut autrefois un nom brillant à l'Opéra,  
 Un renom sous lequel il fit quelque fortune ;  
 Et, pour se reposer, muni de son pécune,  
 Il se permit d'avoir, ainsi qu'un bon bourgeois,  
 Un gentil buen retir'au joli Valmondois !  
 Il s'y conduisit bien, au préfet il sut plaire,  
 Sans qu'il s'en défendît, il fut bombardé maire ;  
 Il ceignit donc l'écharpe et maria les gas ; (sic)  
 La rosière étant rare, il n'en couronna pas.  
 Du fruit de ses concerts faisant un bon usage,  
 Il fut réputé père et maire du village.

Dans un débit de tabac et de vin  
 Un beau matin, pour y faire une emplette,  
 Je me rendais ; pourtant une charrette,  
 L'âne et le charretier m'obstruaient le chemin :  
 « Bonjour, monsieur Duprez, bonjour monsieur le maire ! »  
 Le charretier se dresse et d'un air ébahi :  
 « C'est vous, monsieur Duprez?... l'fameux chanteur ?  
 — Eh oui !...  
 — Mais moi, je chante aussi... comme vous vertuose ;  
 Vous seriez b'en gentil, si vous m'chantiez  
 [ qué'qu'chose?... »  
 Je regarde mon homme, il était émêché (sic) ;  
 Je lui souris alors et ne fus point fâché...

La requête, sans doute, était assez cocasse...  
 Le maire et le chanteur pardonnant son audace :  
 « C'est bien matin, mon cher, je n'ai pas bu mon coup.  
 Et je ne chante, moi, que lorsque je suis saoul ;  
 Mais toi qui l'es... chante-la courte et bonne !  
 — La chanson du pays?... Volontiers... » Il l'entonne :  
 « Ma foi, ma mère, on n'dira pas  
 Que vous n'avez pas de richesse ;  
 On sait qu'vous avez la finesse  
 D'cacher vot'magot dans vos bas... »

Telle était la chanson qu'en voix aigre il me piaille ;  
 Je saisis le refrain et Duprez le lui braille...  
 Mon homme est stupéfait... vite un second couplet,  
 Je le chante en duo... ravissement complet !  
 Heureux, émerveillé, me frappant sur l'épaule :  
 « Entrons au cabaret... j'en sais une plus drôle,  
 Nous chanterons ensemble et je paierai les frais ?...  
 — Entre si tu le veux, mais fiche-moi la paix ! »  
 Un air désappointé se peignit sur sa face,  
 Il fit d'un chagriné la piteuse grimace.  
 Quelques gens du pays rassemblés riaient bien,  
 Mais las ! il me manquait mon public parisien  
 Revoyant son chanteur, que l'on portait aux nues,  
 Maire de son village et chantant dans ses rues.

## Les marionnettes valmondoises

Gilbert Duprez aime la compagnie et aime se distraire. Il dit lui-même : « Toute ma vie, j'ai conservé le caractère assez jovial et l'esprit passablement porté à la bouffonnerie ; aussi s'est-on toujours beaucoup diverti chez moi, soit à Paris, soit à la campagne ».

Il faut sans doute mettre au compte de ces distractions à la campagne une fantaisie qui va faire l'objet d'un article dans le *Monde Illustré* du 19 mars 1864. Nous en donnons ci-après un extrait et reproduisons la gravure qui l'accompagne :

« Le mercredi 9 mars, S.M. l'impératrice, à l'issue d'un grand dîner officiel, offrait à ses invités une représentation tout intime du fameux *Guignol* de Duprez, dont il est tant parlé depuis quelques jours. On sait, et nous l'avons déjà dit, que Duprez a construit pour ses menus plaisirs, au village de Valmondois, dont il est maire, un petit théâtre de marionnettes lyriques [...]. Ces marionnettes sont de petits chefs-d'œuvre, surtout quand elles chantent, car elles sont animées des voix et du talent de la fille et du fils de Duprez : rien que cela. Toutes les belles scènes de nos grands opéras et de nos opéras comiques y sont parodiées par Mme Caroline Vandenheuvel et son frère Léon Duprez, avec un art exquis ; à ce point, que l'on ne saurait se défendre de rire et d'admirer tout à la fois ».

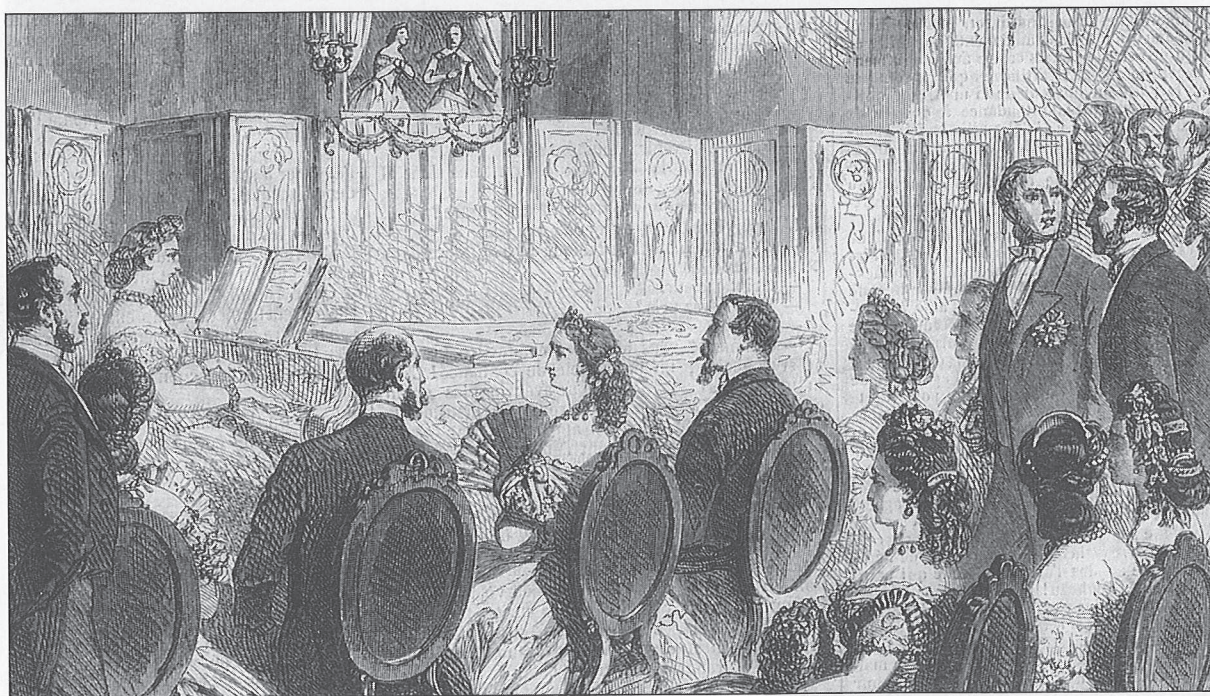
Gilbert Duprez a lui-même évoqué ce souvenir dans les termes suivants : « Je n'ai pas encore parlé d'une création dont je fus l'auteur et qui obtint dans son temps une certaine notoriété [...]. Ce ne fut rien moins qu'un théâtre ; oui, un théâtre et même un opéra ; seulement un opéra en miniature dont les acteurs lilliputiens ne mesuraient pas un pied de haut, bref, ce fut un guignol lyrique et dramatique. Je l'inventai pour le plaisir de mes enfants, qui plus tard s'en emparèrent et me surpassèrent dans cet exercice ; mon fils Léon, surtout, armé de dix longs doigts, maniait merveilleusement ces grotesques figures qu'on appelle des marionnettes.

Trois planches et un rideau composèrent tout l'édifice qui fut construit à la maison ; mais nous avions un certain luxe de décors : un cimetière pour le dernier acte de la *Favorite*, un palais, un jardin... Mon ami Le Carpentier, qui avait un goût décidé pour la peinture décorative, nous aida de son talent et embellit de figures extraordinaires la devanture de notre théâtre portatif, où nous représentâmes des scènes entières de *Robert*, de la *Favorite*, de *Giralda*, etc., rendues d'autant plus bouffonnes par le contraste des tournures et du jeu cocasse des pupazzi, avec la musique exécutée le plus sérieusement du monde par mes enfants ou par moi.

Je ne parlerais pas de cette folie si, comme je l'ai dit tout à l'heure, elle n'avait acquis alors une certaine notoriété. Les marionnettes lyriques avaient eu chez moi un tel succès de fou rire que M. Crémieux, avec qui j'étais lié, nous demanda d'en donner une séance chez lui ; nous y consentîmes pour lui être agréable ; une autre fois, nous transportâmes notre guignol chez M. Péreire. L'amusement qu'en prirent les spectateurs fut si grand qu'on en parla même aux Tuileries. L'empereur désira voir cette curiosité, si bien que nous fûmes priés de donner une représentation devant la cour impériale. Elle eut lieu dans le Salon d'Apollon, la veille du départ du malheureux archiduc Maximilien d'Autriche et de l'archiduchesse Charlotte pour le Mexique.

Le comte Bassiocchi me déclara que jamais on ne s'était tant amusé à la cour ; il est de fait que ce fut quelque chose d'extraordinaire. Parmi tous ces grands personnages, dont quelques-uns fort graves, le nonce du pape entre autres, toute espèce de sérieux ou de dignité disparut... On se roulait, on se tenait les côtes [...].

Après ce succès insensé, maintes fois, il fut offert à mes enfants des sommes folles pour faire voir leur guignol dans de riches salons du faubourg Saint-Germain ; mais il n'entra pas dans leurs vues de devenir montreurs de marionnettes, c'était bon pour une fois ».



*Les marionnettes valmondoises*  
(Gravure publiée dans le Monde illustré du 19 mars 1864)

## Années de vieillesse

« La malheureuse année 1870 me trouva presque fixé à Valmondois ; les soins de la direction de mon école m'arrachaient seuls, trois fois par semaine, à ce charmant séjour où je comptais passer tranquillement le reste de mon existence. Hélas ! il n'en fut pas ainsi ! La guerre éclata ; bientôt, les lignes ennemies menacèrent d'investir notre pauvre capitale, il fallait songer



à se mettre à l'abri, la campagne n'offrant déjà plus un asile sûr ; mais je ne rentrai pas à Paris, où je fusse demeuré inutile ».

Il laisse son école entre les mains de son fils et part, en compagnie de sa femme, pour Bruxelles. Là, sa réputation l'ayant précédé, il va être amené à reprendre sa profession de professeur de chant. Il envisage même de se fixer dans la capitale belge et d'y fonder une véritable école. Toutefois, en 1872, son épouse décède brusquement et il décide alors de rentrer à Paris.

Il n'y reprend pas la direction de l'école de chant qu'il a créée quelque vingt ans auparavant ; celle-ci passe définitivement aux mains de son fils, Léon. Au demeurant, un second deuil vient l'atteindre : en 1876, sa fille Caroline décède. Dès lors, il se retire à Neuilly « occupé de l'éducation particulière de quelques élèves qui me persuadent que je suis encore utile à quelque chose ». Ajoutons qu'il continue à venir dans sa propriété de Valmondois.

Dans cette semi-retraite, il écrit un volume, intitulé *Souvenirs d'un chanteur*. Il y relate les différents épisodes de sa vie et nous y avons puisé certaines des citations figurant ci-dessus. Cet ouvrage est intéressant à un autre titre : Duprez évoque différents personnages rencontrés au cours de son existence ; or il a connu et fréquenté la plupart des artistes de son temps, directeurs de théâtre, chanteurs d'opéra et compositeurs bien sûr, mais aussi écrivains, peintres, etc. À travers ses souvenirs, c'est toute une époque qui renaît. Il publie également une méthode sur *L'art du chant*, augmentée en 1874 d'un supplément, *La Mélodie*.

Enfin il s'amuse à écrire des poèmes en vers libres, sur les sujets les plus divers, poèmes qui seront publiés dans de petits opuscules. Nous reproduisons ci-après deux de ces textes car ils lui ont été inspirés par ses séjours campagnards.

*Connaissez-vous le Sauceron ? (sic)  
Probablement vous direz : Non.  
C'est une petite rivière  
Où le canard peut sans façon  
Montrer, en plongeant son derrière.*

*Un jour, au bord de ce ruisseau,  
Ruisseau par rapport à la Seine,  
Je fus témoin d'une terrible scène  
Qui ne prit fin qu'au fond de l'eau.*

Le premier s'intitule *Le Canard et la Grenouille* et a été écrit à Valmondois en 1867 ; nous en donnons ci-après des extraits :

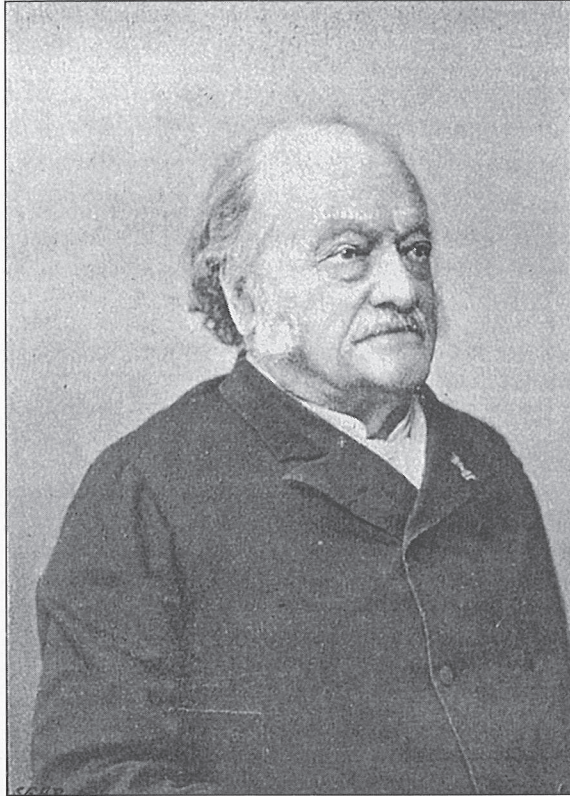
(Les vers suivants décrivent un canard qui veut avaler une grenouille mais s'étrangle, suffoque et tombe à l'eau)

*Suivant le fil de l'eau, le courant les emporte.  
Les palmes du canard se montrent au grand jour,  
Son derrière et son bec surnageant tout à tour.  
En tournoyant toujours sur l'eau qui les supporte,  
Je les suivis un peu, je voulais voir leur fin...  
Et les trouvais noyés, sous l'aile d'un moulin.*

*Morale  
Messieurs les grands qui mangez les petits,  
Mesurez-les, ce n'est pas inutile ;  
Ils peuvent entraver vos gloutons appétits  
Et de les avaler parfois n'est pas facile.*

(L'expression « aile du moulin » est une licence poétique car, en aval de la propriété Duprez, qui s'étendait alors jusqu'au ru du Sausseron, il n'existait pas de moulin à vent mais un moulin hydraulique).

Le second texte, dont nous reproduisons ci-après quelques vers, s'intitule *Mon repos à Valmondois* et a été écrit en 1887. Il évoque les faux-semblants du théâtre en les comparant à la nature sans fard (pour une bonne compréhension du texte, il faut signaler que la propriété Duprez jouxte une ferme et est très proche de l'église) :



G. Duprez à la fin de sa vie (portrait publié dans  
Le Monde Illustré du 3 octobre 1896

[...] *Au lieu d'entrer dans un faux monastère,  
J'entre à l'église, et j'y vois mon curé,  
Plus de grands cris pour de fausses colères ;  
Plus de doux sons pour de fausses amours ;  
Plus de musique aux morceaux somnifères ;  
Chants naturels, maintenant et toujours,  
À ciel ouvert, tout chante en la nature  
Où les accords y sont naïfs et vrais ;  
L'oiseau gazouille et dans sa fioriture  
Je me repais de ce ramage frais.  
Sur cette scène autrement spacieuse,  
J'ai des chanteurs, mais non ceux d'autrefois ;  
Car la fauvette est ma jeune chanteuse ;  
Le bœuf mugit, de basse c'est ma voix ;  
Pour contralto, j'ai la chèvre grogneuse,  
Et pour ténor, l'âne qui braie au bois [...]*

Le 24 septembre 1896, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, Gilbert Duprez décède à Passy où, depuis un certain temps, il vivait très retiré.

Il s'agit d'une personnalité qui, de son vivant, a connu la gloire et qui est presque totalement oubliée aujourd'hui. En effet, ce qui fit son talent a totalement disparu puisque, à son époque, les moyens d'enregistrer la voix n'existaient pas.

*Solange Contour*

## Bibliographie

- « Chronique théâtrale non signée », concernant l'opéra Charles VI, parue dans *l'Illustration* du 18 mars 1843 ;
- « Chronique musicale », signée Georges Bousquet, parue dans *l'Illustration* du 18 janvier 1851 ;
- « Les marionnettes valmondoises aux Tuileries », article signé C.Y. et paru dans le *Monde Illustré* du 19 mars 1864 ;
- *Souvenirs d'un chanteur*, par G. Duprez – Calmann-Lévy, Paris, 1880 ;
- *Choses drôles* – Quatre petits contes historiques en vers, par G. Duprez, auto-édition, date incertaine ;
- *Graines d'artiste* – Silhouettes vocales, par G. Duprez, Tresse Éditeur, Paris 1884 ;
- *Récréation de mon grand âge par un octogénaire*, par G. Duprez, Marpon et Flammarion éditeur, Paris, 1888, 2 volumes ;
- *Un chanteur peint par lui-même*, opuscule en vers libres par G. Duprez, Marpon et Flammarion éditeur, Paris 1888 ;
- Dossier d'artiste établi par l'Opéra de Paris et comportant différents articles de journaux ainsi que des passages d'un texte inédit *Mémoires d'un comédien de province*, par Édouard Duprez ;
- « Les débuts du ténor Duprez à l'Opéra de Paris », article signé Marcel Bonnissol – source et date inconnues – figurant dans le dossier d'artiste indiqué ci-dessus ;
- « Duprez », article signé Tout-Paris et paru dans *Le Gaulois* du 24 septembre 1896 ;
- « La vie de Paris », article signé Henry Fauquier, paru dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle* du 26 septembre 1896 ;
- Court article non signé, paru dans le *Monde Illustré* du 3 octobre 1896.

## Partitions musicales

- *Joanita*, grand opéra en trois actes, paroles de Ed. Duprez, musique de G. Duprez, partition pour piano et chant arrangée par Vauthrot;
- *Jeanne d'Arc*, opéra en cinq actes avec prologue, représenté pour la première fois sur le Grand Théâtre Parisien pour l'inauguration du Grand Opéra Populaire, octobre 1865, paroles de MM. Méry et Édouard Duprez, musique de Gilbert Duprez, partition pour piano et chant arrangée par l'auteur;
- *Le Jugement Dernier*, oratorio en trois parties, inspiration du tableau de Michel Ange, paroles et musique de G. Duprez, partition arrangée pour accompagnement d'un et de deux pianos par l'auteur.



Buste de Gilbert Duprez, conservé à l'Opéra de Paris (Cliché B.N.)